

Recherches sociographiques



Robert MICHAUD, *L'Isle-Verte vue du large*

Georges Gauthier-Larouche

Volume 20, numéro 1, 1979

Savoirs savants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055835ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055835ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier-Larouche, G. (1979). Compte rendu de [Robert MICHAUD, *L'Isle-Verte vue du large*]. *Recherches sociographiques*, 20(1), 138–139.
<https://doi.org/10.7202/055835ar>

qui, de cette agonie, fait surgir l'écriture... L'anthologie de DuBerger est forcément brève; incidemment, je me suis étonné que l'auteur ne cite point Ernest Gagnon qui a proposé de si étonnants rapprochements entre le grégorien et la musique folklorique. On n'aurait pas de peine à réunir une anthologie semblable pour les pays d'Occident. Beau problème pour la sociologie de la culture, mais qui décourage, pour l'instant, l'inventaire préalable. DuBerger est bien armé pour nous donner une première vue d'ensemble. Dans l'essai inséré dans ce volume, il prolonge plus loin son propos, jusqu'à s'interroger sur la pertinence des recherches folkloriques pour un humanisme d'aujourd'hui. Il renoue ainsi avec des réflexions de M. Lacourcière lui-même. Le travail d'érudition ne sait pas toujours dire ses raisons d'être. Ici, l'érudition confesse ce qui l'inspire et ce qui la dépasse : la mystérieuse présence de son objet.

On lira dans le même état d'esprit l'article de Benoît LACROIX sur « la tradition orale chez les théologiens du Moyen Âge ». Pour qui connaît et aime Benoît Lacroix, il fallait s'y attendre : le texte est d'une précise et élégante érudition et on n'a pas de peine à y trouver la pertinence de la question soulevée. Pourquoi les études folkloriques ? Mais parce que toute une civilisation, celle du Moyen Âge, a vécu de la priorité de l'oralité, même les pratiquants de l'écriture, même Thomas d'Aquin. L'ombre du Moyen Âge ainsi reportée sur notre temps ne peut manquer de faire monter en nos esprits de sociologues, trop souvent confinés à l'étroitesse de l'aujourd'hui, les plus fécondes hypothèses, les plus féconds remords... Et puis, Lacroix le rappelle une fois de plus pour les sourds qui sont nombreux : « Un Canadien français québécois n'interroge pas en vain les hommes du Moyen Âge. Ses pères, ses ancêtres de Normandie, du Poitou et du Perche furent descendants directs de ce Moyen Âge obscur dont on médite avec autant de naïveté que du folklore. »

Comment le sociologue ne se sentirait-il pas plein d'aise sur le terrain ainsi délimité, solidaire en ses recherches de ces larges questions et des ambitions exaltantes qu'elles entretiennent ?

Le sociologue n'en regrettera pas moins, et sans la moindre rancune pour les responsables de ce recueil, que la sociologie n'ait pu, dans ce livre, prendre part à ce dialogue. Depuis le XIX^e siècle, les sociologies européennes et américaines ont toujours fait une place très importante aux études folkloriques. Notre savante corporation a même compté des folkloristes assez présentables... La carence de nos recherches actuelles explique peut-être une étonnante absence. À moins qu'il ne s'agisse de ces frontières quasi féodales qui séparent nos facultés universitaires ? Si c'était le cas, Benoît Lacroix admettrait volontiers qu'on pouvait sauvegarder de son cher Moyen Âge meilleur héritage. Quoi qu'il en soit, on lira, dans ce livre, d'excellentes études sur la géographie et le folklore (Marcel BÉLANGER), sur la philosophie et le folklore (Marcel JUNEAU), l'histoire et le folklore (Nive VOISINE). Sociologues, consolons-nous. Comme on disait dans ces *veillées* d'antan dont le folklore nous rapporte les échos, la *parenté* (scientifique) est là. Et elle est de qualité, endimanchée de savante et plaisante façon.

Fernand DUMONT

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Robert MICHAUD, avec la collaboration de Gérard FILION, *L'Isle-Verte vue du large*, Montréal, Leméac, 1978, 354p.

Nous avons dans ce livre deux ouvrages différents. Le premier, de Robert Michaud, est une monographie historique ; le second, de Gérard Filion, rassemble des souvenirs d'enfance.

Parlons d'abord du texte suave et humoristique de Gérard Filion, dont je proposerais la lecture à tout étudiant en ethnographie car il est très riche d'enseignements sur une période au sujet de laquelle nous commençons à peine à avoir une littérature ethnographique. Son titre est « L'Isle-Verte

que j'ai connue ». Illustrés de huit photographies, les souvenirs de Gérard Filion racontent la vie de l'école et l'école de la vie, les travaux et les jours, les grandes joies et les petits plaisirs, la religion et les superstitions. C'est l'Isle-Verte des environs de 1920 « rurale et artisanale, pratiquant une agriculture vivrière et largement autosuffisante », un milieu plein de « chaleur humaine qui se dégage des sociétés quasi autonomes ». Ce que Filion décrit « c'est plus qu'une manière de vivre, c'est une culture, c'est presque une civilisation qui est en train de disparaître ». Au moment où Gérard Filion allait à la petite école, il ignorait que Marius Barbeau prononçait les mêmes mots appliqués, ceux-là, à l'ensemble du Québec. Il aura donc fallu une cinquantaine d'années pour que le changement de mode de vie atteigne les coins les plus reculés des grands centres urbains.

Le travail de Robert Michaud est plus prosaïque malgré certaines de ses envolées poétiques.

La distribution des chapitres me paraît bonne. L'auteur décrit d'abord l'Isle-Verte antérieure à 1627 ; en second lieu, il parle des missionnaires et des premiers seigneurs ; dans les troisième et quatrième parties, très fouillées, il fait l'historique de la seigneurie de l'Isle-Verte jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le tout est illustré de onze photographies, sept cartes et d'une planche contenant treize dessins d'outils.

Le défaut principal que je remarque n'en est pas un de conception mais de composition. L'ensemble est peu orthodoxe. L'auteur intercale constamment des éléments de la vie quotidienne ou se rapportant à des faits actuels dans un texte de bonne facture historique, qui aurait pu tenir sans ces excroissances. En bref, il part toujours de très loin, utilise un double niveau, celui de l'histoire et celui de la vie actuelle, et fait souvent une projection dans le futur en disant qu'il verra tel ou tel détail plus tard. Au fait, l'auteur me semble prisonnier de sa passion de l'histoire locale qu'il ne parvient pas à canaliser.

Si l'auteur avait fait un choix entre l'essentiel et l'accidentel, son texte aurait été heureusement plus court et certainement amélioré. Malgré ce défaut flagrant de composition, je crois néanmoins que le travail de Robert Michaud, même non achevé, restera longtemps utile à cause de sa précision historique et de son contenu toponymique. Mais ce ne sera jamais une grande monographie historique.

Georges GAUTHIER-LAROCHE

*Commission de toponymie du Québec,
Gouvernement du Québec.*

Catherine TEXIER et Marie-Odile VÉZINA, *Profession : prostituée. Rapport sur la prostitution au Québec*, Montréal, Libre expression, 1978, 354p.

À première vue, le titre du volume pourrait nous donner à penser qu'il s'agit d'un rapport de recherche scientifique sur le phénomène de la prostitution au Québec. En réalité, c'est le résultat d'une enquête menée par deux femmes journalistes sur la prostitution féminine à Montréal et dans certaines villes du Québec. Au niveau méthodologique, nous ne trouvons pas d'instruments complexes et rigoureux d'analyse mais plutôt les procédures d'une enquête journalistique honnête et bien menée. Le contenu du rapport porte sur le commerce du sexe féminin et ce qui gravite autour : les prostituées, les clients, le milieu, la police, les tribunaux, les ressources de santé et de services sociaux.

Tel que mentionné par les auteurs, il existe beaucoup de littérature sur la prostitution à travers le monde, mais rien de tellement spécifique au Québec. Quelques essais et thèses universitaires abordent le sujet, mais toujours sous l'angle de la marginalité et non dans ses rapports vivants avec les membres de la société. Ce volume a donc le grand avantage d'aborder un phénomène universel tel qu'il se traduit dans notre société québécoise.